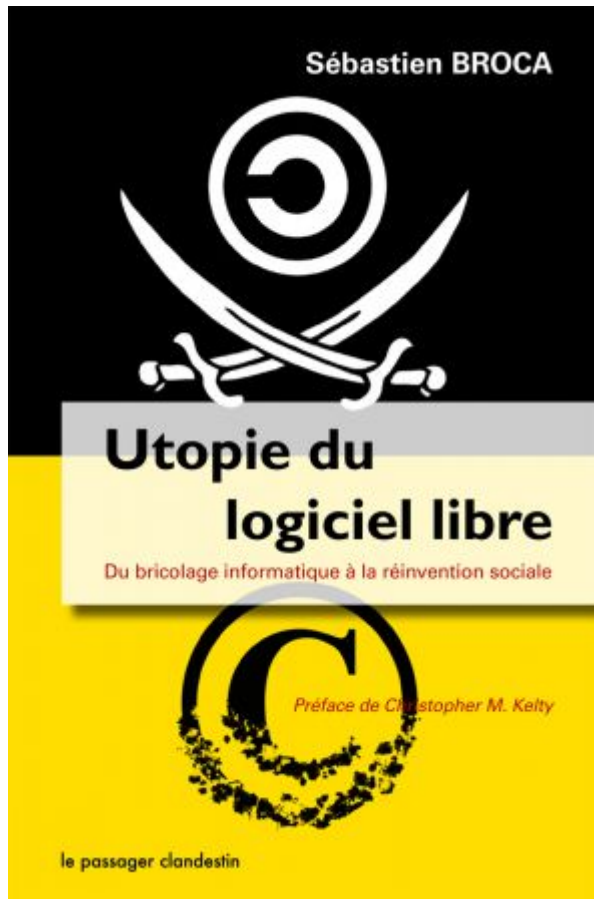


Sortie du livre **Utopie du logiciel libre – Interview de Sébastien Broca**

Nous avons déjà reçu deux fois le sociologue Sébastien Broca dans nos colonnes, pour une théorie de l'intelligence collective appliquée au logiciel libre et pour une critique de notre biographie de Richard Stallman.

Nous renouvelons l'invitation avec d'autant plus de plaisir qu'il s'agit d'annoncer la sortie de son livre ***Utopie du logiciel libre – Du bricolage informatique à la réinvention sociale*** (aux éditions du Passager Clandestin) que nous tenons déjà pour une référence francophone dans son domaine.

Vous trouverez en annexe ci-dessous copie audio de la chronique de La Matinale du Mouv' du 25 novembre dernier, intitulée Le logiciel libre, nouvelle révolution ?, avec pour invités Sébastien Broca et Alexis Kauffmann.



Entretien avec Sébastien Brocas (par Alexis Kauffmann)

Bonjour Sébastien, petite présentation succincte ?

Bonjour Alexis. Je suis sociologue, rattaché à la Sorbonne (Université Paris 1). Je viens de publier un livre sur le Libre, dans lequel je raconte l'histoire de l'extension du logiciel libre hors du domaine informatique. J'essaie d'y montrer comment on peut à travers cette histoire éclairer certaines questions liées au travail, à la technique ou à la connaissance.

Commençons par la question « qui fâche » (pour l'évacuer) : Pourquoi ce choix de la plus restrictive des licences Creative Commons, la CC By-Nc-Nd ? C'est pour être sûr de ne pas être pris chez Framabook ? □

Je sais que c'est un sujet qui fâche beaucoup de libristes

(toi y compris!) mais à vrai dire je trouve que ça ne devrait pas. Il faut tout d'abord rappeler que la licence By-Nc-Nd permet à tous ceux que ça intéresse de télécharger l'ensemble du texte en ligne. Cela me semble remplir l'objectif principal : donner un accès facile au livre, qui est une version largement retravaillée de ma thèse.

Pourquoi ne pas aller au-delà ? De manière générale, la clause Nc se justifie à mon avis par la nécessité de maintenir une distinction entre usages commercial et non-commercial des œuvres. Cela me paraît notamment pertinent pour défendre une réforme d'ensemble du droit d'auteur ; La Quadrature du Net et Lionel Maurel sont assez convaincants sur ce point. Dans mon cas précis, la clause Nc permet à mon éditeur de se réserver les utilisations commerciales du texte. Je trouve cela légitime étant donné qu'il a largement contribué à l'élaboration du livre et que la commercialisation de la version papier est, en l'état actuel des choses, le seul moyen dont il dispose pour gagner de l'argent. Je ne crois pas en la désintermédiation totale : un éditeur indépendant comme le mien fait un travail d'accompagnement des auteurs qu'il faut défendre. On est loin du parasitisme qu'on peut dénoncer chez certains gros éditeurs scientifiques.

Quant à la clause Nd, c'est une question qui renvoie au type d'oeuvre concerné. Je trouve que Richard Stallman est assez lucide là-dessus lorsqu'il dit que le droit de modification – important pour les logiciels et plus largement pour les œuvres fonctionnelles – n'a pas à s'appliquer aux œuvres qui expriment une opinion et aux articles scientifiques. Dans ce cadre les processus d'écriture collectifs et itératifs sur le modèle du logiciel libre peuvent parfois avoir des vertus, mais de façon générale je ne pense pas qu'il faille considérer le travail en sciences humaines comme un constant *work in progress* sur des textes qu'il s'agirait d'améliorer et de « déboguer. » Il y a une différence épistémologique entre programmer un logiciel et échanger des arguments dans le cadre

d'une discussion rationnelle, ce qui est à peu près ce qu'on est censé faire en sciences humaines. Dans le second cas, la possibilité de modification n'est pas nécessaire.

Alors, ce livre, *Utopie du logiciel libre*, invite à prendre Utopie au sens de « utopie concrète ». Peux tu préciser le concept et en quoi selon toi le logiciel libre en est une ?

Oui, je n'utilise pas le terme utopie dans le sens péjoratif courant, afin de dénigrer des ambitions irréalistes et un peu farfelues. Je l'emploie plutôt pour désigner des projets qui dessinent un monde social différent dont rien n'indique qu'il soit totalement hors de portée ou, du moins, qu'on ne puisse pas s'en approcher. Cet usage positif du terme a des racines historiques dans les utopies socialistes du XIXe siècle par exemple, et des racines philosophiques chez des auteurs comme Walter Benjamin, Ernst Bloch ou plus récemment Miguel Abensour.

C'est à Ernst Bloch que je reprends l'expression en apparence contradictoire d'« utopie concrète ». Je l'applique au logiciel libre pour mettre en avant deux choses. D'une part, le logiciel libre et toutes les ramifications qu'on lui connaît désormais (de la culture libre à l'impression 3D) esquisse un modèle social différent : on peut en tirer des idées assez fortes sur ce que devrait être l'organisation du travail, le rapport aux objets techniques ou la régulation des échanges sur Internet. D'autre part, cet idéal utopique n'est pas abstrait ou purement théorique. Il est au contraire incarné et construit à travers des pratiques, que ce soit les pratiques de collaboration dans des projets comme Debian, Wikipédia ou Open Street Map, ou l'activisme de certains libristes sur les questions de propriété intellectuelle (brevets, *copyright*, régulation des échanges sur Internet). C'est cette conjonction d'un idéal social fort et de pratiques inventives qui permet de parler d'utopie concrète.



Tu parles de « réinvention sociale ». Qu'entends-tu par là et irais-tu jusqu'à parler de « révolution sociale » ?

Le sous-titre du livre est « du bricolage technologique à la réinvention sociale ». C'est précisément une manière de mettre en avant l'importance des pratiques. C'est une façon de dire que si le Libre propose une utopie, ce n'est pas au sens où il aurait construit de manière théorique l'idéal achevé et clos de la meilleure des sociétés possibles. C'est à travers l'écriture de bouts de code, l'expérimentation dans l'organisation des projets collectifs, la création de nouvelles licences ou le bidouillage de certains objets que se dessine, de manière un peu impressionniste, quelque chose de différent. Parler de « bricolage » et de « réinvention » permet d'insister sur cette dimension très concrète et empirique du projet de transformation sociale dont le Libre est porteur.

Dans le même ordre d'idées, je trouve le terme de « révolution sociale » intéressant par contraste avec celui de « révolution politique ». Il souligne que les libristes adhèrent dans leur très grande majorité à une vision du changement social « par en bas » (*bottom-up*), indépendamment de la conquête des lieux du pouvoir politique. Ils partagent cette idée que les individus peuvent changer les choses en s'auto-organisant, sans qu'il y ait besoin de « prendre le palais d'Hiver ». Adrian Bowyer, le créateur de la Rep Rap, illustre bien cet état d'esprit lorsqu'il dit que son imprimante 3D permet une réappropriation des moyens de production qui fait l'économie

de la révolution politique et de ses dangers.

Malgré tout, le terme de « révolution » est peut-être un peu excessif, optimiste ou prématuré. Le Libre est loin d'avoir gagné. Et par ailleurs, il est, sur certains points, plus réformiste que révolutionnaire. Sa dimension utopique est parfois contrebalancée par une dimension plus conservatrice.

Tu penses au débat entre « free software » et « open source » ?

Notamment mais pas uniquement. Disons que quand Google, Amazon ou Free utilisent des logiciels libres, je ne suis pas sûr qu'on puisse parler de révolution. Ce que montre l'économie *open source*, c'est l'habileté de certaines entreprises à réduire leur coût en mutualisant une partie de leur R&D, ou à commercialiser des services (personnalisation, maintenance, formation, etc.) à partir de logiciels libres dont elles n'ont souvent pas payé le travail d'écriture. On est ici au cœur des nouveaux *business models* du « capitalisme cognitif » plus que d'une « révolution sociale ».

Tu as déjà suggéré la réponse, mais je te pose quand même la question : es-tu « free software » ou « open source » ?

Je suis plutôt « free software ». C'est une manière de présenter les choses qui me semble beaucoup plus riche et intéressante, quand bien même on n'est pas d'accord avec tout ce que dit Stallman. Le discours de l'*open source*, qui s'est le plus souvent résumé à dire « nous sommes pragmatiques, nous n'avons pas d'idéologie », m'énerve. C'est faire comme si les choix technologiques n'étaient pas des choix de société, comme si les technologies étaient neutres et devaient être jugées simplement en fonction de leur « efficacité ». C'est se placer dans la position de l'expert, objectif et détaché de toutes les questions de valeurs, position qui n'est à mon avis pas tenable dès lors que des questions sociales sont en jeu (et la technique en est une). En fait, ce discours est le plus

idéologique de tous car il occulte qu'il y a toujours des choix à faire, et que ces choix engagent forcément des valeurs et des prises de position.

La posture du *free software*, qui se présente comme un « mouvement social », me semble bien plus cohérente. Un des coups de génie de Stallman est d'avoir compris que l'enjeu était la liberté des gens plus que celle des logiciels et d'avoir présenté le *free software* comme une critique de certaines pratiques sociales à travers la question informatique. Cela donne lieu à des réflexions beaucoup plus stimulantes sur la technologie, sur les bénéfices sociaux liés au partage du code, à la circulation de l'information, etc. Il n'empêche que Stallman dit aussi des choses que je ne trouve pas pertinentes. Quand il suggère que l'utilisation de logiciels propriétaires est une faute morale et qu'il ramène Kant et son impératif catégorique dans le débat, je ne le suis plus. Je ne me sens pas irrémédiablement souillé dès lors que j'utilise un logiciel non libre. De plus, on pourrait sans doute laisser le vieux Kant là où il est dans la mesure où les questions sont plus politiques que morales. Ce qui est jeu, c'est le rapport des gens à la technique, le contrôle sur les données personnelles, la limitation du pouvoir des grandes entreprises informatiques comme Apple. Ce sont des questions de société, qu'on ne gagne à mon avis rien à présenter sous un angle moral. Le *free software* a pour objet la liberté, question politique par excellence, non le Bien en tant que question morale.

Mais alors, le logiciel libre, il est de gauche ou pas ?

D'un point de vue strictement sociologique il est sans doute ni de droite ni de gauche, dans la mesure où on rencontre tous les profils politiques parmi les contributeurs aux logiciels libres. Plus généralement, les mouvements liés au numérique (le Libre mais aussi les *Anonymous*, les partis pirates, les collectifs comme La Quadrature du Net) sont assez difficiles à analyser à partir d'une polarisation droite/gauche. D'une

certaine manière, ils rejouent ce qui s'est passé il y a quelques décennies avec l'émergence de l'écologie politique : en mettant en avant de nouvelles questions, ils brouillent les clivages politiques préexistants.

Ensuite, il existe indéniablement certains éléments qui font pencher le logiciel libre, du moins dans sa version *free software*, vers la gauche. L'activisme des libristes (que ce soit contre les brevets logiciels, Hadopi, ACTA, peut-être TAFTA bientôt) se comprend la plupart du temps comme une lutte contre l'appropriation de certains biens informationnels par les multinationales, qui ont ces dernières années réussi à tordre le droit de la propriété intellectuelle dans le sens de leurs intérêts. Ce combat contre le « capitalisme informationnel » (comme l'appelle Philippe Aigrain) est plutôt marqué à gauche. Par ailleurs, une part de ce qui se joue dans l'*open hardware*, le design libre ou l'*open source ecology* fait clairement écho à des projets politiques de gauche. Quand on parle de se réapproprier certains savoir-faire pour relocaliser la production, rompre avec la consommation industrielle de masse et les logiques d'obsolescence programmée, on est dans la continuité de ce que pouvaient prôner des penseurs radicaux comme André Gorz. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si ce dernier s'est beaucoup intéressé au logiciel libre et à la fabrication personnelle à la fin de sa vie. Il y voyait les moyens techniques de concrétiser l'utopie décentralisatrice qu'il n'avait cessé de défendre.

Tu parles donc de « politiques » du Libre au pluriel dans ton livre, mais du Libre au singulier et avec une majuscule. Pourquoi ce choix ?

Le Libre, c'est pour marquer que je désigne quelque chose qui ne concerne plus uniquement le logiciel mais qui est comme un seul et même continent en expansion. Dans la mesure où c'est un mouvement culturel et social, on peut en dériver plusieurs politiques, d'où le pluriel pour ce dernier terme (et ma

difficulté à répondre de façon tranchée à la question précédente).

Dans les remerciements du livre, on trouve le Framablog « source d'information incomparable ». Tu nous en vois flattés. En quoi cela t'a été utile pour la rédaction de cet ouvrage ?

Cela m'a été utile de plein de façons. Vous avez réuni en quelques années un nombre d'articles assez impressionnant sur tous les aspects de la culture libre, y compris des traductions d'articles américains sur lesquels je ne serai probablement jamais tombé sans vous. Rien que pour ça le Framablog a été une mine d'or. Je me suis aussi beaucoup nourri des commentaires et des débats plus ou moins « trollesques » auxquels les articles donnent lieu. Ça m'a permis, je l'espère, de mieux capturer l'esprit du Libre mais aussi certaines nuances dans le sens que différentes personnes donnent à leur engagement.

Dernière question : tu as donc observé la communauté « libriste », aurais-tu un conseil à lui donner pour que ses principes, ses valeurs et ses idées pénètrent plus encore la société ?

Un conseil qui me semble assez évident, c'est de se mettre à la place de l'utilisateur non-technicien, vous en savez quelque chose à Framasoft. Peut-être que les libristes ont parfois encore un peu de mal à comprendre que les autres ne comprennent pas, et à mesurer la difficulté qu'il y a à quitter un environnement technologique fermé mais confortable pour des solutions libres dont l'utilisation réclame souvent quelques efforts. Et puis il peut y avoir chez certains une pointe d'élitisme, éventuellement de snobisme, liée au fait d'avoir connaissance de choses que les autres ignorent ou d'avoir des compétences (en informatique notamment) qui semblent complètement ésotériques pour la plupart des gens. Cela a parfois un effet excluant. D'une certaine manière, les

libristes rencontrent une question qui se pose plus ou moins à toutes les contre-cultures. Soit ils restent dans l'*underground*, fiers de leurs spécificités et de leur singularité. Soit ils font un pas vers le *mainstream*, mais au risque de voir se diluer ce qui les distinguait du tout-venant. Malgré ce dilemme bien connu, il me semble qu'il y a d'autres manières pour le logiciel libre de mettre un pied dans le *mainstream* que la manière molle et dépolitisée de l'*open source*.

-> ***Utopie du logiciel libre – Du bricolage informatique à la réinvention sociale***

Annexe : Le logiciel libre, nouvelle révolution ?

Extrait audio de *La matinale du Mouv'* du 25 novembre Le logiciel libre, nouvelle révolution ? avec Sebastien Broca et Alexis Kauffmann.

Partie 1 (10 min)

Télécharger au format mp3 ou ogg

Partie 2 (10 min)

Télécharger au format mp3 ou ogg

